

# La mère de toutes les extravagances et la portée des jeunes loups de la Bourse :

## *Le capital porteur d'intérêt, la bulle de la spéculation et la crise de la monnaie.*

Cet extrait est l'introduction (pp. 321-328) que fait Robert Kurz à une série de passages relatifs au Marx ésotérique du chapitre VII du livre *Lire Marx. Les textes les plus importants de Karl Marx pour le XXI<sup>e</sup> siècle. Choisis et commentés par Robert Kurz*, La balustrade, 2002, aujourd'hui épuisé. De nombreuses réflexions, sur la société du travail, la crise inhérente au fondement du capitalisme, la théorie du capitalisme comme barbarie, sur la mondialisation, etc., renvoient à des chapitres précédents que l'on peut également consulter sur le site « Critique radicale de la valeur ».

On oublie souvent dans la discussion sur la théorie de Marx que la notion de mode de production capitaliste qu'il développe principalement dans le premier livre du « Capital » n'expose d'abord que la logique élémentaire du capital et ses conditions historiques et sociales. Par contre, les manifestations empiriques immédiates par lesquelles la société capitaliste s'offre de l'extérieur à l'observateur ne coïncident pas entièrement avec la logique de l'essence du capital, mais subissent en quelque sorte de multiples mutations. Si, comme le dit Hegel, c'est l'essence qui apparaît, elle n'apparaît justement pas directement et en tant que telle, mais « transmise », modifiée, « incorrectement » réfractée par les influences par le biais desquelles elle fait surface. C'est-à-dire que, d'une part, l'essence, par sa notion et sa logique, doit d'abord être distillée de la diversité de ses manifestations et que, d'autre part, à partir de la notion de capital et de la logique de son essence obtenue, il faut ensuite discuter à son tour le contexte concret de sa transmission et expliquer comment et pourquoi cette essence se présente telle qu'elle apparaît à travers certaines modifications. Et enfin, il faut aussi analyser et exposer le développement historique et l'état empirique respectif de ces formes et suites de transmission, si l'on veut saisir la relation du capital en tant que tout concret en l'état actuel de son évolution.

Marx a principalement analysé les formes de transmission de la logique capitaliste et de leur évolution dans le deuxième et le (fragmentaire) troisième livre du « Capital », sans, comme nous l'avons vu, y parler, du moins systématiquement de l'« Etat » et du « marché mondial » (qui auraient dû constituer le contenu du 4<sup>e</sup> livre s'il avait été écrit). Néanmoins, dans son développement de la notion de capital, Marx a analysé de façon relativement détaillée une forme de transmission du capital ayant aujourd'hui une signification décisive : celle du capital porteur d'intérêts et la notion de « capital fictif » qui en découle. Le capital porteur d'intérêt, donc le capital argent pur en tant que capital de prêt ou de crédit, se distingue tout à fait de la forme financière du capital « faisant fonction de capital », qui a parcouru des processus de production économique industriels réels. Le capital argent de l'économie industrielle n'est que le stade financier provisoire de la métamorphose perpétuelle de l'accumulation capitaliste, il est donc un capital argent qui, en tant que tel, ne cesse de se re-transformer directement en moyen de production (c) et force de travail vivant (v). Le

capital porteur d'intérêts représente un capital argent qui n'est plus lié qu'extérieurement et indirectement au véritable processus de production capitaliste. Il s'agit d'un capital argent prêté à des entreprises, à l'Etat ou même à des ménages, qui, en compensation, doivent payer des intérêts (prix du crédit) en même temps qu'ils remboursent la somme prêtée.

Du point de vue des propriétaires de ce capital crédit, ou crédateurs, de même que dans la compréhension sociale générale de la conscience capitaliste, cette forme de capital dérivée est sa forme « véritable », dotée de la « qualité occulte » - pour reprendre Marx - de faire de l'argent d'elle-même, semble-t-il sans passer par des processus de production économiques industriels réels. Cela explique que cette manifestation du contexte de la transmission capitaliste soit aussi le point de départ de la critique populaire et populiste du capitalisme initialement issue de la petite bourgeoisie, qui n'a cessé d'être attisée de Proudhon et des anarchistes de son bord, aux chefs de sectes de l'acabit d'un Silvio Gesell ou d'un Rudolf Steiner, jusqu'aux idéologues nazis. Cet anticapitalisme primaire et sot, tout juste adapté aux préjugés du « bon sens populaire » capitaliste dressé depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle au productivisme par une discipline de travail abstraite, attaque le « capital financier improductif » au nom de la nation capitaliste, en en faisant un vampire assoiffé de sang. En même temps on glorifie et revendique véritablement le mode de production capitaliste proprement dit : comme, par exemple, les nazis dans leur scabreuse opposition entre le capital « créateur » et le capital « rapace ». En cherchant trop souvent et trop facilement à identifier le capital financier diabolisé avec le judaïsme (topique apparu à la fin du Moyen Âge et utilisé à outrance par Luther), cette idéologie construite sur les ressentiments et les bas instincts humains et non sur l'analyse et la théorie critique, crée en même temps un foyer ou une sorte d'« économie politique » irrationnelle de l'antisémitisme moderne.

Ne visant que la manifestation superficielle du capital porteur d'intérêts, cet anticapitalisme réducteur prôné par tous les courants populistes et antisémites présente sans nul doute certaines ressemblances et recoupements avec le marxisme du mouvement ouvrier, lui-même également prisonnier des catégories capitalistes, bien qu'il ne faille pas le dénoncer sur le même plan. Le principal mobile du mouvement ouvrier a toujours été de lutter pour la reconnaissance juridique et politique des travailleurs salariés et pour une amélioration de leurs conditions d'existence dans le capitalisme ; par contre, le principal moteur des émotions populistes contre le capital financier a toujours visé à mobiliser d'aveugles sentiments de haine et d'impuissance, afin de jouer sur ce registre à des fins politiques et se servir de la dynamique de la crise dans un but anti-émancipateur.

Cependant, à en juger les notions utilisées et la logique de l'interprétation, la critique du libéralisme économique des sociaux-démocrates et des communistes aime avec sa rhétorique tirer inconsidérément sur le capital financier et les processus spéculatifs, en se réclamant en même temps du travail et de l'Etat, de la nation et des « investissements de capitaux productifs ». Aussi cela évoque-t-il involontairement une alliance malheureuse et fantomatique de la critique réductrice et populiste du capitalisme englobant tout le politique, qui aboutit exactement au contraire d'une émancipation sociale. Avec sa tendance anti-américaine, la résurgence keynésienne gauchisante de la récente intervention de Bourdieu contre le modèle néo-libéral n'est pas sans présenter des motifs analogues.

Mais, dans ce cas, les épigones et les nostalgiques du marxisme du mouvement ouvrier ne peuvent même pas se réclamer du Marx exotérique. Si Marx ne parle naturellement pas des représentants du capital financier et spéculateur d'une façon aussi flatteuse que ne le font aujourd'hui les défenseurs radicaux du marché, mais les traite sans façon de bandits, de « loups de la Bourse » etc., ces personnages peu édifiants ne sont jamais opposés avec animosité au capital productif, comme le fait la critique populiste et plate du capitalisme des apologistes du travail et des antisémites. Ils sont expliqués à partir de leur rapport intérieur avec le capital productif. Sur ce point, il n'y a presque aucune différence entre

l'argumentation exotérique et ésotérique de Marx : d'où sa mordante critique, adressée à Proudhon et autres chevaliers de son temps, du « méchant » capital porteur d'intérêts, dont il prouve la totale incompréhension des formes capitalistes et des lois de leurs mouvements internes.

Marx ne se contente pas de développer de façon précise la notion de capital porteur d'intérêts à partir de la notion même de capital et dans sa relation réelle avec le capital productif, capital « faisant fonction de capital », mais il montre également comment cette relation se présente « à l'envers » dans le processus de reproduction capitaliste et dans sa vraie dynamique de crise. Le seul fait que la vente du capital argent en tant que « marchandise en soi » (dans les différentes formes de crédit) et sa restitution avec les intérêts ajoutés soient dissociées aussi bien dans le temps que dans l'espace, et que le rapport interne avec le processus de production réel du capital ne soit plus immédiatement visible, permet de conclure, hors l'apparence idéologique de la perception déformée du capital fétiche, à une potentialité de crise propre à travers la constitution d'un « capital fictif ». On parle de capital fictif ou de bulle financière quand le capital porteur d'intérêts s'ajoute positivement à l'actif du crédeur ; ce dernier peut effectuer des opérations (par exemple : l'engager comme garantie pour d'autres transactions). En réalité, le capital argent prêté n'a pas été utilisé par le débiteur dans le circuit productif du capital faisant vraiment fonction de capital (qui utilise réellement de la force de travail) ou cette utilisation n'a pas été suivie d'effet.

A la différence de l'époque de Marx, cette conjoncture peut également se présenter aujourd'hui sur le plan du crédit à la consommation octroyé à des travailleurs salariés, comme de nombreuses victimes contemporaines n'en ont que trop bien fait la triste expérience : l'argent prêté – qui est toujours du capital argent (parce que porteur d'intérêts) du côté du crédeur, même s'il n'est dépensé que pour la consommation – a toujours eu pour condition aussi tacite qu'absolue que la force de travail du débiteur soit utilisée dans le circuit productif du capital et que son salaire lui permette à la fois de rembourser le principal à tempérament et de verser les intérêts. Dans le cas du chômage imprévu entraînant une forte diminution des revenus, ce processus nécessaire est interrompu. Ce phénomène ne se manifeste pas tout de suite, mais seulement après un certain temps d'incubation. Dans le cas d'un crédit à la consommation, nous avons affaire à une simple analogie avec le vrai grand capital de prêt. Ce dernier est prêté par différents canaux et sous diverses formes au capital « faisant fonction de capital » des entreprises afin qu'elles puissent transformer la force de travail en production. Mais naturellement les mécanismes sont toujours les mêmes. Ils valent également pour l'Etat qui emprunte de l'argent aux marchés financiers (dans la mesure où il n'exploite pas lui-même des entreprises commerciales) en tant que simple consommateur, de grand consommateur au niveau de l'ensemble de la société. Ce qui, pour le travailleur salarié, est le revenu provenant de la vente de sa force de travail au capital « faisant fonction de capital » pour pouvoir financer sa dette, est pour l'Etat le revenu provenant des impôts, par lesquels il absorbe toutes sortes de revenus financiers et de bénéfices du capital « faisant fonction de capital ».

Dans chacun des trois cas suivants, la connexion du crédit avec le processus de reproduction réel du capital peut se rompre, sans que les effets inévitables se fassent immédiatement ressentir : dans le cas du crédit à la consommation accordée au travailleur salarié qui se retrouve au chômage, dans le cas de l'Etat qui s'endette au-delà de ses ressources fiscales possibles et susceptibles d'être soutirées à la société (ou à la suite de processus de crise interrompant inopinément les rentrées fiscales escomptées), mais surtout dans le cas du capital « faisant fonction de capital » lui-même, quand le profit prévu est inférieur à la dette à servir. A chaque fois, l'heure de vérité, c'est-à-dire l'éclatement de la bulle, peut être retardée en reculant l'échéance du remboursement (dans l'espoir de jours meilleurs pour le crédeur comme pour le débiteur), donc en contractant de nouveaux

emprunts, afin de pouvoir payer les précédents. L'abîme qui sépare le capital argent pour lequel il faut payer des intérêts et le processus de production réel du capital menace alors naturellement de se creuser, parce que l'endettement entre dans un cercle vicieux et que la dette initiale atteint logiquement un montant astronomique sans aucune base productive.

L'analyse de Marx fait une claire distinction : quand le capital productif d'intérêts passe vraiment par la production de capital « faisant fonction de capital » et qu'il perçoit réellement le fruit supplémentaire que représente l'intérêt, il s'agit d'une composante positive – quoique transmise – du processus d'accumulation capitaliste globale ; quand ce rapport est déjà rompu, mais que cette rupture n'est pas encore accomplie, donc que les crédits, traites et autres, en réalité « en bois », ou les pertes non réalisées peuvent encore figurer à l'actif (par ignorance ou par intention) comme si ces sommes continuaient à constituer une fortune existante et croissante, bien qu'ayant perdu toute substance, dans ce cas, il s'agit alors de capital fictif ou, en quelque sorte, de capital producteur d'intérêts appauvri.

Marx développe une seconde notion de capital fictif analogue à partir d'un secteur spécifique du capital financier : celui des marchés boursiers. La « capitalisation des espérances » (perspectives de futurs profits) réalisée en haussant les cours des valeurs constitue de prime abord un capital fictif, parce qu'il n'existe plus ici aucun rapport substantiel avec un processus de production capitaliste réel (à la différence du dividende qui correspond logiquement à l'intérêt du capital argent pur, c'est-à-dire qui représente une quote-part déduite du profit réel de l'entreprise). Tant que cette constitution spécifique de capital fictif s'effectue parallèlement au processus d'accumulation réel, elle peut être rattrapée par ce dernier à tout moment ; mais dès qu'elle s'envole et prend des dimensions excessives, on se retrouve en face d'une bulle financière analogue au capital fictif de crédits sans provision c'est-à-dire une fausse accumulation obtenue par des opérations effectuées avec des valeurs sans substance qui finiront bien par ne plus être couvertes un jour ou l'autre (coup d'accordéon).

Le capitalisme vit quotidiennement de tels processus à petite échelle. Il arrive constamment que la relation entre le capital réel et le capital financier se rompe d'un point de vue ou d'un autre, que de petites bulles financières se forment çà et là, que des traites ne soient pas honorées, des crédits restent en souffrance, des débiteurs insolvables fassent faillite – trop souvent en même temps que leurs malheureux créanciers. Tout cela fait partie du cours tout à normal et puant des affaires et compte parmi les risques et effets secondaires de la reproduction capitaliste, dans laquelle la logique élémentaire intrinsèque de la « valorisation de la valeur » sous-jacente, trouve à se faufiler à travers les nombreuses formes de transmission contradictoires. L'affaire ne devient un problème social général que lorsque les valeurs du capital fictif provenant de crédits sans provision qui ont rompu avec la création de valeur réelle du capital « faisant fonction de capital » d'une part, et les valeurs boursières purement spéculatives (ou valeurs immobilières, etc.) ou les dettes de l'Etat, d'autre part, dépassent une certaine masse critique. Ce qui est toujours le cas quand l'immobilisation interne de l'accumulation réelle décrite par Marx dans son analyse de la crise <sup>1</sup> se produit à l'échelle de la société, par conséquent quand la production capitaliste ne peut plus absorber de façon rentable suffisamment de force de travail humain, en raison de sa propre contradiction interne et de ses propres lois. Mais cet obstacle interne ne se voit pas immédiatement, parce

---

<sup>1</sup> Non pas telle que la comprend le marxisme traditionnel, mais telle que la comprend la mouvance de la « critique de la valeur », comme le décrit Robert Kurz dans le chapitre précédent n°5 au regard d'extraits du Marx ésotérique : « La véritable barrière de la production capitaliste est le capital lui-même : le mécanisme et la tendance historique des crises », in *Lire Marx*, La balustrade, 2002, pp. 251-289. (Note de Palim Psao).

que les « sujets économiques », les entreprises, les Etats, et les ménages, continuent à surnager pendant un temps en s'endettant et en constituant un capital fictif, pendant que leurs profits, revenus, etc., réels régressent ou stoppent totalement ; ou bien parce que le capital argent, qui existe à côté et en même temps, afflue sur les marchés boursiers au delà de toute proportion et y constitue également un capital fictif qui n'est qu'une bulle spéculative ; l'inévitable crise se trouve alors d'autant retardée, mais d'autant aggravée que le capital fictif constitué est conséquent. De ce fait, quand la crise finit par émerger, elle a le plus souvent l'aspect d'une crise purement monétaire, financière générale et d'une crise du crédit, bien qu'en réalité elle soit due à la barrière intérieure du capital productif. D'où également l'habituelle confusion populiste des causes et des effets, dès que la crise se manifeste visiblement (on préfère crier haro sur les spéculateurs que formuler une critique émancipatrice du mode de production capitaliste).

La théorie et l'analyse marxistes du capital porteur d'intérêts et du capital fictif issu de cette logique ne sont guère moins actuelles que le pronostic de mondialisation prononcé par leur auteur, pour la simple raison que les deux processus sont pareillement et complémentaires issus de la tendance à la crise inhérente au capital. La fuite du capital « au-dehors », sur les marchés mondiaux, correspond à la fuite vers le « haut », sur les marchés financiers découplés du processus de production réel. Ces deux processus se conditionnent réciproquement et s'interpénètrent. La constitution du capital mondial immédiat dans la concurrence de crise mondiale non filtrée va de pair avec l'apparition d'un marché financier mondial non filtré, d'un endettement mondial exorbitant et d'une bulle mondiale de capital fictif. C'est en cela justement que l'on voit s'annoncer la possibilité d'une crise financière mondiale prochaine d'un impact non comparable à celui d'aucune des précédentes crises financières de ce type. Ceci principalement parce que le capital financier n'a jamais aussi largement dépassé le cadre économique national et que sa crise ne peut désormais qu'éclater immédiatement et à l'échelle mondiale. Pour comprendre les mécanismes de cette évolution qui échappent autant aux banquiers mondiaux et aux analystes financiers contemporains qu'à leurs prédécesseurs : plus que jamais, reportons-nous à Marx ! Les textes qui suivent sont en majeure partie tirés des fragments du 3<sup>e</sup> livre du « Capital », mais ils sont parfois présentés dans un ordre différent pour des raisons de cohérence logique et de meilleure intelligibilité.

Robert Kurz, décembre 2000 pour l'édition allemande.